

UNE LUEUR

A une amie

Lorsque le ciel est gris et sombre,
Quand les nuages en passant
Cachent le soleil de leur ombre
Et mugissent en éclatant.

Quand sur l'océan la tempête
Avec son affreux grincement,
Gronde, éclate sur notre tête
Et fait trembler le firmament,

A travers le bruit de l'orage,
Le fracas terrible du flot
Qui déferle, rempli de rage,
Et fait frémir le matelot,

Parfois, un rayon de lumière
Perce la nappe de noirceur,
Et l'horizon bientôt s'éclaire,
Et l'espoir renaît dans le cœur.

Souvent l'orage continue
Mais la crainte du matelot
Est dissipée ou diminuée
Bien que le vent frappe le flot.

Car ce rayon a, dans son âme,
De son courage épouvanté
Alimenté la faible flamme,
Et le voilà reconforté.

Notre vie, hélas ! est semblable
A cet océan déchaîné,
Mais sa tempête est plus durable
Et son combat plus acharné.

Comme au marin, dans la souffrance
Dieu nous envoie un doux rayon,
C'est une lueur d'espérance
Qui dissipe le tourbillon.

Quand au firmament il scintille,
La mort s'enfuit de notre cœur ;
Nous sommes heureux lorsqu'il brille
Car il apporte le bonheur.

Durant mes heures de détresse
Dieu me donna de ces lueurs :
Elles chassèrent ma tristesse
Et dissipèrent tous mes pleurs.

Charmante enfant à l'âme pure,
Tu fus un de ces doux rayons ;
Quand la tourmente fut plus dure
Tu calmas mes émotions.

Tu vins à moi lorsque l'orage,
Poussé par un cruel destin,
Déchaînait contre moi sa rage,
Et tu m'indiquas le chemin.

J'avais éterné ma vaillance,
Mais tu la raviras bientôt,
Tu me fis voir une espérance
Et je quittai là mon sanglot.

Oh ! ce n'est pas par flatterie
Que je dévoile ainsi mon cœur,
Car dans ma triste rêverie
Tu fus pour moi cette lueur.

JOS. ARCHAMBAULT

Montréal, 1896.

DON GUR D'ALVAR

(Suite et fin)

Le salon du château d'Alvar est une immense salle carrée ; aux murs pendent de grands tableaux de maîtres espagnols, représentant les ancêtres de la noble famille d'Alvar. Une armure à chaque coin de la pièce dresse sa colossale taille blanche d'acier poli. Une longue table occupe le centre. Au-dessus, un candélabre dont les bougies allumées s'efforcent de percer l'obscurité entassée dans les coins, accroupie aux pieds des colonnes, confondue avec les poutres enchevêtrées de cette immense pièce où la voix se perdait. A un bout de la table, le père de la jeune fille, si heureusement sauvée par le noble Espagnol, Jenneraie, comte de Mortagne, causait science, art, littérature, avec Dona Sacheco de Bissor, oncle et tuteur de Don Gur. Plus loin, dans une demi-obscurité, une jeune

filie, belle comme l'aurore, était langoureusement pelotonnée sur un divan. Son front portait un bandeau. C'était Lucienne de Mortagne. A ses pieds, presque à genoux, était Don Gur d'Alvar, tenant dans ses mains une des mains de la belle fée aux cheveux d'or. Parfois, un frisson subit l'agitait tout entier, alors, inconsciemment, il pressait cette main blanche et fine, et il baisait avec ardeur la main mignonne. Ils étaient là, tous deux, en extase, les yeux perdus dans les yeux, ne trouvant rien à se dire. Ils se souriaient doucement l'un à l'autre, de ce sourire ineffable qu'on n'a qu'une fois dans sa vie, à son premier amour. Don Gur d'Alvar murmurait :

— Tu es la fille du Torrent, une des reines du paradis, plus belle que le plus beau matin de printemps, plus blonde que le soleil, plus blanche que le lys. Je t'aime, je t'aime... oh ! je t'aime...

Lucienne laisse tomber sa tête blonde sur l'épaule du jeune homme.

A ce moment, une bouffée de vent ouvrit une fenêtre mal fermée. Dans l'encadrement apparut une chouette. Elle s'arrêta un instant, puis lança deux fois, dans le salon, un cri lugubre, et s'enfuit.

Ce cri, en Espagne, est considéré comme l'annonce d'un malheur prochain.

* *

Trois mois s'étaient écoulés pour les deux amoureux dans le plus complet ravissement. Ils avaient déjà oublié le sinistre présage de la chouette. Don Gur avait avoué son amour à son oncle. Lucienne avait dit à son père, en lui sautant au cou : " Père, je t'aime." Ils étaient promis. Ils vivaient donc, tous deux, sans

souci des autres, tout entiers à leur bonheur. On est égoïste quand on aime pour la première fois, mais il faut le pardonner, car on n'a qu'un amour dans la vie.

Or, un soir, après une journée passée avec Lucienne, Don Gur, sentit un invincible sentiment de tristesse emplir son âme et l'étreindre sous sa griffe.

Sitôt que le soir fût venu, Don Gur s'achemina vers Mortagne, distant de deux lieues. Il marchait à petits pas, rêveur, s'arrêtant pour cueillir une fleur ou pour distinguer parmi les étoiles les deux yeux de sa belle fiancée. Une muraille se dresse devant lui. C'est Mortagne. Le mur est haut. Ce n'est rien. Bientôt il est dans le parc. Il se dirige vers le château. Tout-à-coup, il entrevoit une forme blanche se mouvant à travers les arbres puis s'arrêter. Il approche. Lucienne était assise sur un banc et pleurait.

— Lucienne, dit Gur.

Aucune réponse.

— Lucienne, répéta-t-il plus fort.

— Est-ce vous, Gur... Ah ! oui ! Pauvre ami, je suis bien triste, dit-elle... Il me semblait que tu viendrais.

Gur s'assit près d'elle.

— Comment se fait-il qu'une tristesse semblable et qu'un pressentiment pareil nous obsèdent tous deux. C'est folie, dit-il, après un mouvement, qu'a-t-on à craindre ?

Une chouette, sur un arbre voisin, lança deux fois dans l'ombre son cri lugubre.

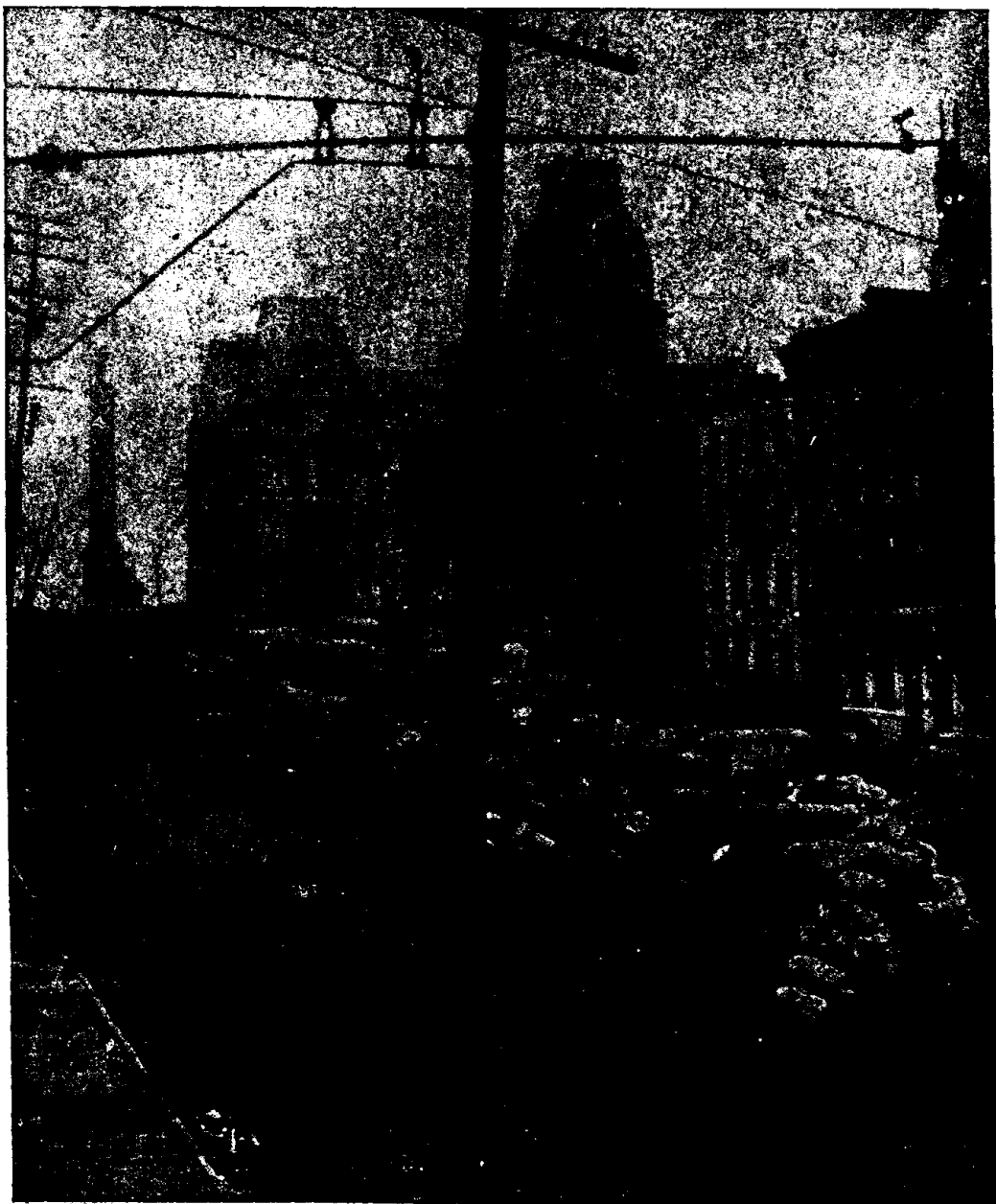
— La chouette toujours, toujours ce cri, dit Gur.

— Lucienne !

— Gur !

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— En doutes-tu ?



MONTRÉAL—VUE D'UNE PARTIE DE LA PLACE JACQUES-CARTIER, UN JOUR DE MARCHÉ—Pho J.-A. Dumas